

LA DISPERSION CONTRE LA DÉMOCRATIE

Sylvain Rochex - 15 juillet 2014

Quelle est le but (et en même temps le moyen) de toute tyrannie ? : de nous disperser.

"Dispersez-vous" disent les "forces de l'ordre" et tout rassemblement autre que pour du divertissement abrutissant est toujours suspect pour le pouvoir.

C'est donc une belle réussite de la part des pouvoirs en place : nous sommes pulvérisés, foutus en l'air (Cf : les avions), toujours dans les transports, toujours par monts et par vaux, et dissouts dans la virtualité des échanges.

Une seule quête désormais : le soin et le ICI ET MAINTENANT en présenciel.

(voir aussi mes travaux sur *le pharmakon manquant* (le - vrai - théâtre) et sur l'évolution historique de la géométrie du « *pharmakon* de rassemblement »: le théâtre).

INTRODUCTION : Individus privatisés, prolétarisés (un peuple d'*idiotès*).

Les individus d'aujourd'hui sont privatisés, prolétarisés, rendus consommateurs pressés et passifs (ou apathiques) politiquement (absence de participation politique, impuissance politique et rejet de la chose publique et politique). Cela fait partie de l'organisation capitaliste de la société et est notamment rendu possible, chaque jour davantage, par l'organisation spatiale et temporelle contemporaine (galopante dans une seule direction, totalisante et totalitaire).

Le constat initial est de nature globale, empirique, morale et éthique. Bien que non chiffré, et je dirais : absolument non chiffrable, il me semble sans doute encore plus implacable et encore plus incontestable qu'un chiffre en bonne et due forme, tant nous pouvons le rencontrer toutes les heures, à tous les coins de rue, sur tous les quais des métros et à la terrasse de tous les cafés. Je veux parler de **l'apathie politique générale et généralisée** (autrement dit : l'absence de participation politique, la passivité et le rejet de la politique), totalement concomitants de la privatisation, de la consommation, de la prolétarianisation généralisée des individus et de l'accélération sociale exponentielle contemporaine.

La passivité politique et la privatisation des individus est un thème courant chez

Cornélius Castoriadis dans toute son œuvre mais notamment de façon plus simplifiée dans « *Dialogue* » et dans « *La Culture de l'égoïsme* » :

« La société moderne a changé les citoyens en consommateurs. »

« je pense que la chose inquiétante, le phénomène qui doit nous préoccuper, c'est le phénomène de la passivité générale » (Octavio Paz – Vis-à vis de Castoriadis dans « *Dialogue* »)

« La conformité a transformé les individus en individus totalement privés ou privatisés. » (C.C.)

Dans le reste de l'œuvre de Cornélius Castoriadis, on trouve également :

« L'éducation du citoyen ? Il ne s'agit pas de lui apprendre l'arithmétique, il s'agit de lui apprendre à être citoyen. Personne ne naît citoyen. Et comment le devient-on ? En apprenant à l'être. On l'apprend, d'abord, en regardant la cité dans laquelle on se trouve. »

Mais où est-elle ? Laquelle est-ce ?!

« Les gens se dépolitisent, se privatisent, se tournent vers leur petite sphère "privée" – et le système leur en fournit les moyens. Et ce qu'ils y trouvent, dans cette sphère "privée", les détourne encore plus de la responsabilité et de la participation politique. » C.C.

« Dans la phase actuelle la population se trouve dans une apathie politique totale, dans la privatisation la plus complète. » C.C.

« Ça implique la libération de l'activité collective, une passion pour la chose publique. Et l'instauration d'un régime vraiment démocratique exigerait le déploiement à grande échelle d'une telle activité et d'une telle passion. Or on n'en voit pas les signes. Phénomène d'autant plus angoissant qu'encore une fois, nous courons contre ce bloc de granit qu'est l'impasse écologique. À moins que l'humanité ne se ressaisisse, elle risque fort, alors, de se retrouver avec un régime totalitaire. » C.C.

« La culture pousse frénétiquement vers une privatisation des individus, qui non seulement se désintéressent des affaires communes, mais voient les autres comme des objets ou des ennemis potentiels qui les empêchent d'avancer dans l'embouteillage général. Cela dit, l'instauration d'une vraie démocratie exige

beaucoup de tout le monde. Elle suppose l'autonomie de l'individu, c'est-à-dire sa lucidité, sa réflexivité, sa responsabilité. » C.C

1) LA DISPERSION AU SERVICE DU CAPITALISME

L'organisation spatiale actuelle, couplée aux modes de transports et de télécommunications, et à l'accélération sociale favorise totalement la fabrication de ce type d'individu (privatisé, non citoyen - « les *idiotès* » disaient les athéniens, terme qui donna par la suite pour nous le mot **idiot**).

Pour résumer et tenter de rassembler les choses en un seul concept, je parle de **DISPERSION**. En effet, ce mot peut aussi bien recouvrir le problème de l'organisation spatiale, que celui des transports, des télécommunications et les formes actuelles du « travail » et les relations humaines telles qu'elles s'établissent (*ou justement ne s'établissent pas*) de nos jours.

L'homme moderne n'est plus ancré, il est constamment dispersé et cet état de dispersion rend impossible la démocratie directe, la citoyenneté et l'autonomie (et j'oserais dire : l'amour). Cet état de dispersion n'est pas un état de liberté, c'est l'inverse, c'est un état de dépendance maximum à l'égard d'un très grand nombre de choses, structures, ressources et personnes. C'est un état d'*hétéronomie matérielle* (Frédéric Lordon dans « *Capitalisme, désir, et servitude* ».)

Une caractéristique première de l'homme actuel est la dispersion (couplée à l'accélération). L'emploi de termes physico-chimiques n'est pas une métaphore, c'est bien réel, il s'agit là d'un pur phénomène physique, c'est le phénomène thermodynamique de l'**entropie** (désordre). La démocratie, la citoyenneté et la communauté humaine rassemblée (condition sine qua non de la démocratie) requièrent, elles, de la **néguentropie** (le mouvement opposé à celui de l'entropie).

La dispersion est géographique, matérielle, et mentale. Cette dispersion est fondamentale pour créer l'*hétéronomie matérielle* dont le capitalisme a besoin pour provoquer notre *dépendance à l'argent*. L'ancrage, la terre, la connexion avec la seule mécanique céleste et la continuité sont au contraire les conditions de l'autonomie humaine défavorable au système capitaliste puisqu'il rend l'homme peu ou pas du tout dépendant à l'argent. La dépendance à l'argent est, elle, la condition du salariat, lui-même au service des "désirs-maîtres" des hommes capitalistes. Tout ceci a été superbement développé dans le livre déjà cité précédemment de Frédéric Lordon : « *Capitalisme, Désirs, et servitude* ».

Résultat la vie de l'homme moderne est faite de très nombreuses discontinuités quotidiennes et son rythme, ses saisons, sont ceux imposés par le système

capitaliste. Le capitalisme voudrait bien voir dans l'homme auquel il donne naissance un homme superbement insensible. C'est *l'homme de réseau*, sans cesse en mouvement, sans attache, qui va simplement d'opportunité en opportunité (et qui sait les saisir). Cet "homme" est magistralement décrit par Luc Boltanski et Eve Chiapello dans l'ouvrage « *Le nouvel esprit du capitalisme* ». Cet "homme" semble être donc aussi celui du mensonge, de la stratégie égoïste maximum, totalement opposé au parrhésiaste, l'homme démocratique par excellence décrit par Foucault dans son cours « *Le courage de la vérité* » ou simplement le *zoo politikon* décrit par Aristote. Sans arrêt, cet « homme » (s'il en porte encore le nom, eu égard à la racine *Humus*) doit préparer la fin d'un temps et le commencement d'un autre, ou disons, la fin d'un « projet » et le commencement d'un autre « projet ». A peine arrivés, les gens sont déjà partis. Sans arrêt, des rencontres finissent et de nouvelles s'amorcent.

En ne prenant pas le temps de l'analyse (et de l'ironie), on pourrait y voir une forme de perfection, de surhomme or il s'agit plutôt de la pente objective vers l'inhumain. Il s'agit d'une vie de deuils permanents, on avorte sans arrêt et l'autre n'existe pas (pas plus que soi-même). Les émotions, les sentiments sont proscrits. C'est l'homme sans racine.

Ce n'est pas un homme, c'est un gaz.

Et, le *nomos* (la loi, les institutions) démocratique est brisé à l'instar de nos cœurs.

Même si la cause est le capitalisme, il est parfois difficile de démêler les causes des conséquences et de trouver la vraie chaîne de causalité puisque chaque homme est soumis à ses désirs et emporte l'ensemble du corps social avec lui (ou avec eux).

« Les véritables chaînes sont celles de nos affects et de nos désirs. La servitude volontaire n'existe pas. Il n'y a que la servitude passionnelle. Mais elle est universelle. »

(F. Lordon citant grossièrement Spinoza toujours dans « *Capitalisme, désir et servitude* »)

Il s'agit d'un cercle vicieux. D'un phénomène d'emballement.

3) LA POLIS COMME SOLUTION

Cause ou conséquence de la dispersion, l'homme moderne passe un temps démentiel dans les transports. L'homme moderne n'est pas l'homme d'une Cité

mais cherche à embrasser les échelles : internationale, nationales et régionales. A-t-on encore le droit de se demander si ce sont là des échelles raisonnables pour nous épanouir, pour agir ?

Depuis plus de 2500 ans, nous savons pourtant que l'espace de la *polis* au sens athénien donnerait le seul échelon viable pour ne pas se perdre (et pour se trouver). Mais malheureusement aujourd'hui, la plupart des gens n'en ont strictement aucune « culture ».

Hannah Arendt, notamment dans « *Condition de l'homme moderne* » rappelle constamment cette importance cruciale de la *polis* pour être des citoyens libres et autonomes (tout comme Cornélius Castoriadis et tant d'autres aussi... Jacques Rancière, dans « *au bord du politique* » et dans « *la haine de la démocratie* », par exemple).

Hannah Arendt :

« La *polis* (ndlr : à Athènes) née de ce pourquoi il vaut la peine, pour les hommes, de vivre ensemble, à savoir la mise en commun « des paroles et des actes »... ». « la vie commune des hommes sous la forme de la polis paraissait assurer que les activités humaines les plus futiles, l'action et la parole, ainsi que les « produits » humains les moins tangibles et les plus éphémères, les actes et les histoires qui en sortent, deviendraient impérissables. »

Pour Arendt (et pour les athéniens), c'est l'espace du paraître (mais pas dans le sens péjoratif habituel) :

« la *polis*, c'est l'espace du paraître au sens le plus large : l'espace où j'apparais aux autres comme les autres m'apparaissent, où les hommes n'existent pas simplement comme d'autres objets vivants ou inanimés, mais font explicitement leur apparition. (...) La réalité du monde est garantie aux hommes par la présence d'autrui, par le fait qu'il apparaît à tous ; « car ce qui apparaît à tous, c'est que nous nommons l'Être » (Aristote), et tout ce qui manque de cette apparence passe comme un rêve, qui est intimement, exclusivement à nous, mais n'a point de réalité. (...) L'espace de l'apparence commence à exister dès que des hommes s'assemblent dans le mode de la parole et de l'action ; il précède par conséquent toute constitution formelle du domaine public et des formes de gouvernement, il disparaît à la dispersion des hommes. (...) Ce qui s'écroule et finit par tuer les communautés politiques, c'est la perte de puissance et l'impuissance finale. »

N.B : on découvre ici que si le paraître est quelque-chose d'affreux dans "la société du spectacle" (Guy Debord) à grande échelle (en tant qu'illusion destructrice), il peut devenir beau et vertueux dans les limites de la *polis* (car il devient réel et

constructif)

La dispersion et (ou EST) donc, l'absence de *polis*, provoque l'impuissance politique. Hannah Arendt développe là-dessus :

« La puissance n'est actualisée que lorsque la parole et l'acte ne divorcent pas, lorsque les mots ne sont pas vides, ni les actes brutaux, lorsque les mots ne servent pas à voiler des intentions mais à révéler des réalités, lorsque les actes ne servent pas à violer et détruire mais à établir des relations et créer des réalités nouvelles. C'est la puissance qui assure l'existence du domaine public, de l'espace potentiel d'apparence entre les hommes agissant et parlant. (...) la puissance jaillit parmi les hommes lorsqu'ils agissent ensemble et retombe dès qu'ils se dispersent. (...) Le seul facteur matériel indispensable à l'origine de la puissance est le rassemblement des hommes. Il faut que les hommes vivent assez près les uns des autres pour que les possibilités de l'action soient toujours présentes : alors seulement ils peuvent conserver la puissance (...) La tyrannie est toujours caractérisée par l'impuissance des sujets, qui ont perdu leur faculté humaine d'agir et parler ensemble. »

Et Hannah Arendt cite Démocrite qui encense au dernier degré la *polis* :

« Tant que la polis est là pour inspirer aux hommes l'audace de l'extraordinaire, tout est en sûreté ; si elle périt, tout est perdu. »

4) L'ACCÉLÉRATION SOCIALE

Sur le thème spécifique de l'accélération sociale, qui n'est qu'une autre facette de la dispersion, il y a actuellement les travaux de Hartmut Rosa qui sont intéressants. Hartmut Rosa disserte fréquemment sur l'absence de lieux (donc aussi de *polis* !) :

« Les activités et les développements ne sont plus localisés et les endroits réels tels que les hôtels, les banques, les universités ou les centres industriels tendent à devenir des « non-lieux », c'est des endroits sans histoire, sans identité ou sans relation. »

(Hartmut Rosa fait référence ici à Marc Augé dans « *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité* », mais ce thème du « non-lieu » est très présent chez d'autres personnes notamment chez Jean-Luc Debry).

Hartmut Rosa se donne également le système capitaliste comme cause (de l'accélération sociale destructrice) :

« l'accélération sociale en général et l'accélération technique en particulier sont une conséquence logique d'un système de marché capitaliste concurrentiel ».

Elle décrit aussi le phénomène d'emballlement (entropie) :

« le « cycle de l'accélération » est devenu un système fermé et autopropulsé ».

Elle évoque notre rapport entropique au temps et à l'espace :

« Le temps semble passer plus vite et devenir une denrée rare dans la vie moderne, l'espace paraît littéralement se « rétrécir » ou se contracter. (...) La proximité spatiale a cessé d'être une nécessité pour garder des relations sociales proches (...) notre voisin peut être pour nous un parfait étranger, alors qu'une personne située à l'autre bout du monde peut être notre partenaire le plus intime. (...) l'énorme augmentation des contacts sociaux que les gens nouent, pas uniquement mais principalement à l'aide des moyens de communication moderne, mène à « l'être saturé » (...) nous quittons et nous rencontrons tellement de personnes, et nous établissons des réseaux de communication si vastes qu'il devient presque impossible de nous sentir émotionnellement liés à la plupart d'entre elles. Il est très rare que nous rencontrions quelqu'un qui soit témoin de la totalité de notre vie biographique. » (...) « les acteurs sociaux ressentent leurs vies individuelles et politiques comme étant instables, sans direction, comme s'ils étaient dans un état d'immobilité hyperaccélérée. »

Hartmut Rosa met effectivement directement en lien ce problème du rapport au temps et la question de la démocratie :

« la démocratie est un processus chronophage. Il se trouve qu'il faut du temps pour organiser un public, identifier les groupes sociaux pertinents, formuler et soupeser des arguments et atteindre un consensus avant de prendre des décisions délibérées. Et il faut également du temps pour exécuter ces décisions (...) »

Hartmut Rosa nous dit aussi que le néolibéralisme a :

« éradiqué le contrôle ou l'organisation politique - à travers des mesures de dérégulation, de privatisation... ».

Hartmut Rosa conclue son chapitre 12 de l'ouvrage « *Aliénation et accélération* » en disant que les normes sociales temporelles de l'accélération

« *violente la promesse qui est au cœur de la modernité, la promesse de réflexivité et d'autonomie.* »

et chapitre 13, elle en vient logiquement au Sieur Rousseau (et donc à la démocratie) :

« L'idée d'autonomie, comme Rousseau le concevait déjà, peut uniquement être préservée si les conditions de vie construites socialement peuvent être considérées comme résultant d'une autonomie démocratique. »

Il y aurait beaucoup d'autres citations à rapporter ici de Harmut Rosa. Pour résumer, notre rapport au temps et à l'espace est devenu aliénant à l'extrême et empêche toute « vie bonne », il provoque impuissance, épuisement, hétéronomie et empêche l'autonomie individuelle et collective.

Or, le projet d'autonomie est celui de la *polis* et de la démocratie.

5) LE PROBLÈME DE LA VOITURE ET PLUS LARGEMENT DE L'ÉNERGIE

Selon Harmut Rosa, la virtualité des échanges (via internet et téléphonie) est un facteur prépondérant de la dispersion et de l'accélération sociale, mais cela concerne donc la période récente (où nous sommes dans la verticale de l'exponentielle), mais selon Bernard Charbonneau, c'est la voiture, la première, qui a fini d'anéantir la *polis* au XX^{ème} siècle :

« On croit fabriquer des automobiles, on fabrique une société. »

« Paris n'est plus, ce n'est pas Hitler mais Citroën qui l'a détruit. »

B. Charbonneau nous dit aussi :

« En voulant une bagnole, une liberté, qui soit toute à nous, n'allons-nous pas l'interdire à chacun ? »

ou encore :

« En guise de roues, l'homme avait des racines. »

Si Charbonneau s'en prend à la voiture, Ivan Illich vise plus largement notre intoxication globale à l'énergie et l'oppose carrément à l'effectivité de la démocratie :

« Un peuple ne peut conjuguer intoxication par l'énergie et démocratie de participation. L'exercice de la démocratie est indissociable de l'existence d'une technique à basse consommation d'énergie. »

nous dit Illich dans « *Énergie et équité* » et bien-sûr Illich insiste sur une organisation spatiale et temporelle (liées à l'intoxication énergétique) au service des inégalités sociales (et donc contre la démocratie) :

« Passé ce seuil critique, personne ne peut gagner de temps sans en faire obligatoirement perdre à quelqu'un d'autre. Celui qui exige une place dans un avion proclame que son temps vaut davantage que celui d'autrui. (...) Passé un certain seuil de vitesse, les véhicules motorisés créent des distances aux dépens de tous, puis les réduisent seulement au profit de quelques-uns. »

B. Charbonneau ne cesse de s'en prendre avec une extrême virulence à la ville, mais bien en tant qu'*astu*, pas en tant que *polis* car dit-il :

« La ville est bien à l'origine de la liberté : l'homme libre c'est le citoyen, l'homme de la cité ».

6) LE PROBLÈME DE L'AVION : HUMANITÉ AÉROSOL

Aujourd'hui, l'expression oxymorique et crétine « Citoyen du monde » a le vent en poupe pour justifier les voyages incessants, notamment chez ceux qui prétendent critiquer « le système ». Le nombre d'avions en l'air et le nombre de voitures sur les routes est tout bonnement hallucinant, délirant ! Sur les « réseaux sociaux », les gens annoncent sans arrêt des destinations, des déplacements à l'échelle de la planète – Je vais en Indonésie, au Chili, à Madrid, à Londres...

Même les "anars" ont davantage des *camtars* (camion) que des maisons en pailles et argile et des jardins.

Les écologistes de la fin du XX^{ème} siècle ont décrit les hommes contemporains destructeurs de la terre et vivant sans terre comme « hors-sol ». Peut-on formuler aujourd'hui l'étape suivante, eu égard à folle l'utilisation de l'avion : l'humanité serait-elle devenue aérosol ? L'humanité est aérosol, c'est-à-dire totalement dispersée, foutue en l'air. Cette dispersion nous fait être constamment séparés des

autres. Cette dispersion provoque directement la solitude la plus extrême pour chacun d'entre-nous.

7) LA POLIS EST LA SOLUTION

L'idée de *polis* s'oppose à cette dispersion, elle rassemble les individus sur un territoire politique, sur un territoire où la *praxis* est possible. La *polis* relie les individus. Elle les oblige au face à face constructif. Elle empêche de fuir ses responsabilités et la rencontre avec les autres. Elle contraint les individus à chercher, à réfléchir au vivre ensemble et aux règles de cette vie commune. Quand on ne vit pas avec les autres, comme c'est le cas, pourquoi se fatiguer à réfléchir aux lois ? Effectivement quand on voyage l'hétéronomie est totale, nous ne sommes plus concernés par le *nomos* (ni le notre, ni celui du lieu où nous nous trouvons), puisque nous nous mettons la plupart du temps en posture de touriste, c'est-à-dire de spectateur et de consommateur.

La *polis* forge la communauté. Moins nous sommes dispersés, plus nous pouvons rencontrer les autres et approfondir avec eux. Une vie d'homme ne permet pas d'approfondir conjointement avec les habitants de Sydney, New-York, Tokyo, Dakar, et Londres,...non ce n'est physiquement pas possible.

On parle sans arrêt d'ouverture aux autres pour justifier ces voyages incessants, or pour s'ouvrir aux autres, il faut un point fixe, s'asseoir, s'arrêter et arrêter de courir, sans quoi on ne peut pas faire beaucoup plus qu'un signe de la main. Oui, on pourrait assez bien illustrer les choses ainsi : les hommes actuels passent leur vie à faire des signes de la main aux quatre coins du monde sans même avoir le temps de recueillir ne serait-ce que la réponse identique. Alors ? « Ouverture aux autres » ? Non : gesticulations !

Aujourd'hui, la naissance et la définition de *polés* pourraient logiquement se faire sur critères écologiques autant que sur critères politiques. Des territoires écologiques autonomes conduiraient facilement aujourd'hui à définir les différentes *polés*. Nous avons donc les mêmes raisons que les athéniens de la Grèce ancienne de faire une *polis* démocratique, plus une autre liée à la survie de l'espèce (de taille, donc).

Pour vivre ensemble et pour le vivre-ensemble, nous avons besoin de *philia* (*amitié véritable entre individus libres et autonomes qui se sont transindividus ensemble*) - Cf Aristote. La Démocratie Athénienne reposait dessus. Un des buts est le juste équilibre entre les individualités et la collectivité, la mise en valeur de chacun pour la vie en commun.

La *philia* requiert donc la *polis*. Quand on est dispersé comme aujourd'hui, sans culture de la *polis* et de l'en-commun, la *philia* recule, disparaît.

Faire reculer la *philia*, c'est l'œuvre de toute tyrannie (voir ce genre d'idée chez Alain dans « *Propos sur les pouvoirs* » mais aussi chez Montesquieu).

La prédominance de la sphère privée sur la sphère publique tue également la *philia*.

Cornélius Castoriadis est évidemment pétri de Hannah Arendt :

« Pour Arendt, le grand apport de la Grèce ancienne dans le domaine politique est la création de la *polis* comme institution qui permet aux êtres humains de révéler ce qu'ils sont à travers l'action et la parole. (...) C'est effectivement dans ce cadre que les potentialités de l'être humain peuvent se réaliser, que chacun peut faire venir au jour ce qu'il est et par là même le rendre véritablement réel en agissant et en parlant. »

Cornelius Castoriadis nous donne une définition précise de ce qu'était la Polis grecque. D'abord, la *polis* n'est pas la ville ; la ville et le centre urbain c'est l'*astu* ; la *polis* désigne plutôt l'unité d'un territoire, qui doit en principe pouvoir se suffire à lui-même (subsidiarité) car c'est là la condition de son autonomie. Mais ce n'est pas non plus le territoire ; la *polis* ce sont les citoyens. C'est en quelque sorte un terme lyrique.

Pour Thucydide :

« ce sont les hommes qui font une cité, et non des remparts et des navires vides de troupes ».

En fait, la *polis* est une communauté politique.

La *polis* grecque n'est pas un Etat au sens moderne du terme, c'est à dire que l'on y trouve pas d'appareil séparé de la communauté politique et la dominant ; pas d'appareil concentrant l'essentiel des pouvoirs, et chargé à la fois des principales décisions et de leur exécution.

Le terme "Etat" n'existe même pas en grec ancien ; les Grecs modernes ont utilisé le mot *kratos*, qui en grec ancien signifie "force brute" (et fait directement référence à un personnage divin).

Les citoyens d'une *polis* posent leurs lois, se gouvernent eux mêmes et

ont leurs propres tribunaux.

La *polis*, c'est donc la communauté de citoyens libres qui :

- font leur lois (*autonomos*, qui se donne lui-même ses lois, qui ne les reçoit pas de quelqu'un d'autre),
- jugent (*autodikos* : qui a son propre pouvoir judiciaire, ses propres tribunaux, chargés de veiller à l'observation des lois),
- et gouvernent (*autotelès*).

La *polis* forge la communauté, une communauté au sens politique, capable de la question de l'en commun. Il nous manque aujourd'hui ; cet ancrage, cette appartenance à une communauté physique nécessaire à la construction d'une vraie démocratie.

Où est donc passé ? :

- Débattre et donner son opinion dans l'*agora*
- Prendre la parole et voter à l'assemblée
- Se porter volontaires pour être tiré au sort pour recevoir une charge public
- Avoir librement accès aux théâtres pour produire des choses qui nous protègent des oligarques et de la démesure et qui raconte les hommes aux hommes
- Participer intensément à la *paideia*
- La *philia*
- La terre
- Échanger librement

On pourrait me dire que je suis poliste et qu'il s'agirait là d'une vue encore plus terrible que le nationalisme. D'abord, j'oserais dire que l'opposition nationalisme / internationalisme / polisme est stérile car c'est la question de l'articulation qui compte et je demeure pour la liberté de circulation et d'installation (donc, "internationaliste" dans le sens historique et conceptuel du terme). Mais le niveau le plus important est logiquement celui qui est le plus petit : LA *POLIS*, car c'est

celui qui permet à tous de faire de la politique et donc c'est celui qui donne à chacun un morceau du pouvoir. Et c'est l'échelon qui est le plus humble, qui lutte contre la dispersion et la déperdition énergétique. C'est celui qui permet de vraiment tisser des liens humains véritables avec ses frères humains. Je ne dirais pas que je suis polisiste, mais *propolis*, pour ajouter la poésie (et le jeu de sens assez touffu) en provenance de ce produit de la ruche.

Chez les athéniens, une déesse incarnait cette idée de *polis* et la protégeait, c'est pourquoi les athéniens la nommaient : la déesse poliade.

Elle s'appelait *Athéna*. Entre Athéna et les athéniens, ce fut une histoire d'amour.

On attend « *La nouvelle Athéna* ».

Sylvain Rochex

(3^{ème} jet, juillet 2014)